

Usages

«Les jeunes ne lisent jamais assez aux yeux des vieux»

Décrochage à l'adolescence, intérêt pour les BD et mangas, temps passé devant les écrans: une étude publiée de nouveaux chiffres sur la lecture des jeunes. Analyse avec le sociologue Claude Poissenot

Agathe Seppay
@AgatheSeppay

Oui, les jeunes pratiquent encore la lecture. Oui, ils passent aussi beaucoup de temps devant leurs écrans. Et souvent, ils font les deux à la fois, envoyant des messages entre deux lignes de texte. Le 23 mars dernier, le Centre national du livre, en France, a publié les résultats de sa dernière étude, confiée à Ipsos, sur le rapport des 7-25 ans à la lecture, basée sur les réponses d'un échantillon représentatif de 1500 personnes.

Si l'enquête porte sur les enfants et adolescents de l'Hexagone, les tendances observées devraient être sensiblement les mêmes en Suisse, mondialisation oblige. C'est l'avis du sociologue Claude Poissenot, enseignant chercheur à l'UT Nancy-Charlemagne à l'Université de Lorraine. Pour *Le Temps*, l'auteur de *Sociologie de la lecture* (Armand Colin, 2019) analyse les conclusions de l'étude. Sans filtre et avec optimisme.

Les jeunes décrochent de la lecture à l'adolescence, dès 12 ans. Comment la sociologie analyse-t-elle ce constat et depuis quand s'observe-t-il?

À la fin des années 1990, l'enquête «Et pourtant, ils lisent...» (Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez, 1999) montrait déjà que plus les élèves avancent dans l'enseignement secondaire, moins ils lisent. Une batterie d'hypothèses explique cela. Parmi elles, la constitution d'une culture générationnelle est centrale. Chez les jeunes, la lecture est associée à l'enfance. Ils apprennent à lire avec leurs parents qui les y encouragent très tôt dans la vie.

À l'adolescence, il est l'heure pour eux de construire un «nous» qui leur permet de fonder leur identité, de dire «je». Une rupture générationnelle est nécessaire, elle implique d'abandonner les pratiques d'enfance. Les changements vestimentaires ou les techniques de marquage du corps – tatouages, piercings – sont d'autres modalités du même processus identitaire. Dans ce contexte, il y a de la place pour la lecture, mais il faut accepter l'idée qu'elle soit redéfinie, y compris par le numérique.

Justement, les écrans ne jouent-ils pas un rôle clé dans cette chute de la lecture? Le numérique en lui-même n'en est pas une cause. Les écrans sont des instruments formidables de construction du monde et donc de ce «je» à l'adolescence, tout en permettant de s'informer et d'échanger. Les jeunes s'en emparent pour se bâtir comme individus, amis, citoyens.

L'étude a dévoilé ces chiffres: ceux qui lisent pour leurs loisirs le font en moyenne durant 3 heures 14 par semaine, alors que l'ensemble des 7-25 ans passent 3 heures 50 par jour devant un écran. Qu'en pensez-vous?

Il ne faut pas oublier qu'il y a du texte sur les écrans! Au fond, les ados n'arrêtent pas de lire! Ce sont les «vieux» – les membres des générations passées – qui disent «ce n'est pas de la lecture». Bien sûr, les deux choses ne sont pas similaires mais l'activité de décodage est là. La chute de la lecture des jeunes est uniquement un problème pour les vieux. Et je le dis avec le sourire – je suis moi-même un vieux.

Au fond, de quoi «les vieux» ont-ils peur? Chaque génération définit le monde à partir de son point de vue. Les jeunes ne respectent pas la pratique de la lecture telle que les anciens l'ont construite, envisagée, véhiculée. Ils lisent en écrivant des SMS, ils font les fous. Les vieux ont peur



Un tableau idyllique pour bien des adultes, à l'heure où la lecture chez les jeunes est devenue plus fragmentée, notamment à cause de l'usage des smartphones. (ClassicStock/Alamy Stock Photo)

que leur monde s'écroule. C'est humain. Ils ne veulent pas être ringardisés, ce que chaque génération fait à la précédente. Dans le débat public, ils habitent l'effondrement de la lecture avec des arguments comme «la défaite de la pensée» ou «la fin de la culture». La vraie question, c'est: qu'est-ce que la culture? Pour moi, c'est la réécriture, la régénérescence et cette définition est la seule à permettre le dialogue entre générations.

Dès lors, faut-il vraiment tout tenter pour faire lire davantage les jeunes, avec des politiques publiques, des campagnes de sensibilisation? Il y a le risque d'un effet pervers difficile à identifier. Plus on valorise la lecture à travers les institutions et les adultes, plus on rend difficile son appropriation personnelle par les jeunes. Si tout le monde dit à l'ado «c'est bien de lire» et qu'il le fait, il est juste un bon élève conformiste. Or, ce n'est pas sexy d'être conformiste à cet âge. Il faut être un *thug* – un rebelle – un brigand. Je pense que l'on est dans une forme d'équation impossible: plus on mène ce combat, moins on peut le gagner. Il faut arrêter de penser que les jeunes vont pouvoir lire plus. Une partie de la production culturelle est dépassée, des œuvres vont disparaître. Les babyboomers lisent-ils encore les classiques de l'Antiquité? Qu'en penseraient leurs grands-parents?

Il n'y a donc aucune piste?

Je proposerais une forme de lâcher-prise institutionnel. Les meilleurs médiateurs entre les jeunes et le livre, ce sont ceux qui ont la capacité de nouer une relation personnelle: les parents, qui peuvent conseiller un ouvrage sans transmettre une injonction à lire, les amis ou les enseignants à lesquels les jeunes ont confiance.

Entre 13 et 15 ans, la baisse de la lecture est plus marquée chez les garçons que chez les filles. Pourquoi?

Premièrement, l'accès à la lecture et sa mise en scène passent, dans une très large mesure, par les femmes. À la maison, les mères occupent un rôle deux fois plus important que les pères dans le rapport à la lecture. À l'extérieur, elles sont majoritaires dans les postes de documentaliste, bibliothécaire, enseignante. Cette féminisation de la pratique fait que les garçons peuvent ne pas s'y identifier. Deuxièmement, l'adolescence est le temps de la différenciation, notamment en termes d'identité de genre. Les garçons et les filles vont s'emparer des supports qui sont marqueurs de cette identité. Les jeux vidéo sont davantage codés au masculin alors que les romans de fiction sont plus codés au féminin car ils sont en phase avec l'affiliation que l'on donne aux femmes dans la prise en charge du monde humain, des relations.

Il faut le souligner, l'étude note que, globalement, les 7-25 ans lisent encore nombreux à lire. Et 81% d'entre eux le font dans un cadre de loisirs, où ils ont lu 5,4 livres au cours des trois derniers mois.

Leur préférence va aux BD, aux mangas et aux comics, en plus des romans. Comment expliquer ce succès?

Nous pouvons citer un processus qui a débuté dans les années 1980: le basculement des pratiques culturelles vers l'audiovisuel. Les BD, mangas et comics sont la traduction de cela. L'accès à l'imaginaire des générations nouvelles passe aussi par l'image. Certains, dont Alain Finkielkraut ou Marguerite Duras de son vivant, craignaient que l'image ne tue l'imaginaire. Les pratiques des jeunes montrent que c'est faux.

La consommation de livres audios ou de podcasts permet-elle de nuancer les effets du décrochage?

Oui. Une partie de la lecture est redéfinie par le numérique et ses possibilités. Je crois en le livre audio. La voix est un instrument formidable de communication, un support de l'identité personnelle. Un texte bien lu par des comédiens, ça accroche et ça dépasse le simple livre «froid». ■

> La vie à 30 ans

La chronique de Virginie Nussbaum

Mes copines, leurs bébés et moi

Une! Encore une cette semaine. Et ce n'est que le début – elles pleuvront bientôt comme le pollen ou les polars d'Harlan Coben... les annonces de grossesse. La logique est implacable, aux airs de fonction exponentielle: plus le temps passe, plus nombreuses seront mes contemporaines à attendre d'heureux événements. Et moi, fébrilement, que tout change.

Lorsqu'une copine vous annonce à vous, l'amie trentenaire-sans-enfants, qu'elle va devenir maman, s'enclenche alors une valse à trois temps pas toujours très avouable. D'abord la surprise ébahie (quoi, cette fille avec qui j'ai gobé des tikis va donner la vie?!); puis l'euphorie partagée et enfin, cette question très égoïste: qu'est-ce que ça veut dire pour nous? Pour moi?

Car s'il existe des wagonnées de livres, podcasts, cours de yoga prénatal pour les futurs parents, les amis, eux, sont laissés seuls à leurs scénarios catastrophes. Et d'anticiper tout ce dont il faudra faire le deuil: les afterworks à l'improviste, les longs week-ends entre copines, les karaokés sans se préoccuper des sommeil sensibiles... Bientôt, c'est sûr, on se retrouvera à parler youpala et mouche-bébé au brunch dominical. Et quelle aigrie osera suggérer de changer de sujet?

Sur la grande frise de l'amitié, ce n'est pourtant pas la première transition à négocier. Il y a eu les études, les choix de vie, de partenaires, les déménagements successifs. Mais une grossesse, c'est comme si l'autre décollait pour un pays exotique dont je ne comprendrais ni la culture ni la langue. D'où la peur estomacée du décalage. Du sentiment d'être en rade.

Certainement parce que la maternité de l'autre confronte irrémédiablement à soi, à son propre désir (ou non) d'enfants, à la peur de ne pas mener sa barque comme il faut. Des questions délicates et pas forcément agréables – normal, voire nécessaires, alors, de panacher son cercle social, s'éloignant de personnes au même stade de vie pour se sentir compris.

Nous sommes d'ailleurs plus nombreuses dans ce cas que je ne l'imagine. Pour preuve, les dizaines de témoignages glanés sur le web... et leurs conclusions qui rassurent: certes, une jeune maman n'est plus aussi disponible qu'avant. Oui, les parcs remplaceront les bars à cocktails, nos retrouvailles suivront l'horaire des siestes et, pour un temps au moins, je serai celle qui relance. Mais voir son amie évoluer et son enfant grandir, en témoin privilégié, peut être une source de joie non négligeable. Surtout, il vaudra toujours la peine d'investir dans ces relations qui comptent – d'autant que, entre deux bébés, les copines seront ravies que vous les sortiez de la maison. ■

Agathe Seppay

PUBLICITÉ

Saison Culturelle
COLLÈGE CHAMPITTET

Le dîner de Monsieur Händel

Maurice Steger
FLÛTE BAROQUE

Ensemble La Cetra

Mardi 12 avril 19h30
dans la Chapelle
du Collège Champittet Pully
Réservez votre place aujourd'hui
en ligne ou par e-mail
www.monbillet.ch
saison.culturelle@champittet.ch
Tel : +41 77 421 01 09

COLLÈGE
CHAMPITTET
FONDÉ EN 1903